

JOURNAL DU LOT

Paraissant les Mardi, Jeudi et Samedi

10 fr. par AN

HORS DU DÉPARTEMENT : 12 francs par an.

Les abonnements se paient d'avance. — Joindre 50 centimes à chaque demande de changement d'adresse.

ADMINISTRATION

CAHORS : L. LAYTOU, DIRECTEUR, RUE DU LYCÉE

L'Agence HAVAS, rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 34, et Place de la Bourse, n° 8, est seule chargée, à Paris, de recevoir les annonces pour le Journal.

PUBLICITÉ

ANNONCES (la ligne)..... 25 cent.
RÉCLAMES — 50 —

La publication des Annonces légales et judiciaires de tout le département est facultative dans le Journal du Lot.

Cahors, le 1^{er} Août 1893

LE RÈGLEMENT DE L'AFFAIRE DE SIAM

Il n'y a rien de tel que de montrer les dents pour s'entendre. L'attitude de la France et la démonstration énergique de notre division navale ont singulièrement impressionné le gouvernement siamois qui vient de se décider à céder. Un grand conseil a eu lieu vendredi à Bangkok. Le roi avait fait appel à tous les hauts bonnets de sa cour. Tous les personnages importants ont conféré pendant plusieurs heures : évidemment les choses prenaient mauvaise tournure pour le Siam. Le blocus était devenu effectif et le roi atteint à sa bourse commençait à se rendre compte de la gravité de la situation. Aussi le parti de la paix a-t-il eu raison des derniers scrupules. On s'est décidé à donner à la France satisfaction sur toute la ligne et ordre a été envoyé par télégraphe au prince Wadhana d'accepter entièrement l'ultimatum français sans tenir compte des réserves formulées dans la réponse de samedi dernier.

Le prince Wadhana, au reçu de ce télégramme, s'est rendu au ministère des affaires étrangères, et a eu une longue conférence avec M. Develle, qui a reçu ensuite l'ambassadeur d'Angleterre, lord Dufferin.

Tout est bien qui finit bien. Il y a tout lieu, en effet, de se féliciter de la sagesse... un peu tardive du gouvernement siamois. Une action militaire est en effet un pis-aller toujours ennuyeux : combien préférable est ce dénouement pacifique qui donne satisfaction à nos justes revendications sans qu'un seul coup de feu ait été échangé.

Et maintenant, à bien examiner ce résultat, on ne peut s'empêcher d'être frappé des conditions dans lesquelles il s'est produit. C'est au lendemain des déclarations de lord Rosebery que la cour de Siam s'est décidée à céder. C'est en apprenant que l'Angleterre renonçait à intervenir dans le

conflit, qu'elle se bornerait à prendre des mesures pour protéger la vie et les intérêts des Anglais à Bangkok et qu'elle engageait les Siamois à s'entendre avec leurs voisins, que le gouvernement siamois renonce à son attitude intransigeante. Cela montre bien que l'Angleterre est au fond l'instigatrice des difficultés que nous rencontrons au Siam. C'était dans l'espoir d'être soutenu par elle et en s'autorisant de ses promesses sinon officielles, du moins officieuses, que le souverain siamois avait rédigé son insolente réponse à l'ultimatum français.

Il espérait bien que jamais ses amis les Anglais ne consentiraient à l'abandonner, et de fait le langage gallophobe des journaux de Londres était bien fait pour le renforcer dans cette opinion.

On a donc dû être désagréablement stupéfait vendredi matin à Bangkok quand on a appris avec quelle désinvolture les Anglais lâchaient « les droits du plus faible. » Que cela soit une leçon à nos ministres. Ils savent maintenant qu'un peu d'énergie vaut mieux que toutes les courbettes du monde et qu'on obtient plus avec quelques mots bien sentis qu'avec de longs discours mielleux et flatteurs.

Agir énergiquement quand on est dans son droit et n'admettre aucune compromission est la meilleure politique et la plus profitable. C'est celle qui a toujours réussi à l'Angleterre et qu'elle a si souvent appliquée à nos dépens. Aujourd'hui, nous en voyons les avantages à notre profit.

Pour une fois que nous mettons en pratique les leçons de nos bons amis les Anglais nous obtenons un succès qui doit nous encourager pour l'avenir. Il n'y a rien de tel en somme qu'une bonne conversation pour mettre fin à des difficultés avec l'Angleterre. Seulement il faut ouvrir l'œil et ne pas trop desserrer les poings, même quand la conversation est terminée. On en est quitte pour se donner le poing au lieu de se donner la main ; voilà tout.

Et maintenant, il y a une autre leçon à

tirer de l'incident siamois. Personne ne peut nier que nous avons été entraînés dans cette aventure par notre faute, par notre ignorance, par notre faiblesse. Les Siamois ont pénétré sur les territoires annamites et cambodgiens soumis au protectorat français ; ils s'y sont établis, ont fait des actes de souveraineté ressemblant fort à des actes de brigandage, sans que personne le sût ou s'en souciât. L'impunité les a rendus chaque jour plus audacieux, ils ont arrondi leurs nouveaux domaines, augmenté leurs déprédations.

Les cris de protestation et de vengeance des populations refoulées, opprimées par les envahisseurs sont enfin parvenus jusqu'à nous et ont eu de faibles échos dans le Parlement et dans la presse. Le gouvernement ne s'en est pas ému ; il n'a rien dit ni rien fait.

La situation s'est aggravée, est devenue intolérable, et force a bien été d'intervenir.

Mais il n'est pas aisé de faire prévaloir des droits qu'on a laissé violer impunément et pendant longtemps. Ce que la seule fermeté eût permis de maintenir ne peut être repris que par la force.

Voilà l'histoire de l'affaire de Siam, c'est l'histoire de presque toutes nos affaires coloniales.

La raison de cela, l'explication de ce déplorable état de choses, est dans notre organisation coloniale si profondément défectueuse. Quelle est, en effet, l'organisation coloniale de la France ? Où est la surveillance constante et étroite de nos affaires d'Outre-Mer ? Où est l'esprit de suite ? Où est la tradition nécessaire ? On chercherait tout cela vainement.

Nous avons une direction des colonies, ballottée d'un ministère à l'autre, sans personnel fixe pour ainsi dire, sans cadres, sans idée directrice, sans initiative, sans confiance en elle-même, parce qu'elle n'a pas de passé et qu'elle ne voit devant elle aucun avenir.

C'est là qu'est la réforme à opérer, c'est

là ce qu'il faut maintenant créer, une administration qui sache, qui exécute et qui dure.

J. QUERCYTAÏN.

INFORMATIONS

Elections législatives

Le nombre des déclarations de candidatures effectuées jusqu'à ce jour, s'élève à 723 dont 168 pour Paris, 541 pour les départements et 13 pour l'Algérie et les colonies.

Au Siam

Une note Havas confirme que le gouvernement de Siam, venant à récipiscence, à l'annonce de la notification du blocus, accepte, sans aucune réserve toutes les conditions formulées dans l'ultimatum qui lui a été adressé par le gouvernement français.

Cette acceptation donne satisfaction complète à la dignité de la France et à tous ceux qui ne voulaient pas faire de la question du Siam l'occasion d'une nouvelle entreprise coloniale.

Le prince Wadhana a informé M. Develle des nouvelles dispositions conciliantes de son gouvernement. Les ministres, présents à Paris, se sont réunis au ministère de l'intérieur pour prendre connaissance de la communication du gouvernement siamois.

Le gouvernement français, voulant donner une preuve de son bon vouloir, paraît ne devoir soulever aucune objection.

A l'issue du conseil des ministres, M. Develle, ministre des affaires étrangères, s'est rendu à Marly pour mettre le président de la République au courant de la situation.

La nouvelle de la capitulation du Siam a produit à Paris une impression de véritable soulagement. On ne craignait assurément pas les suites d'une guerre avec les Siamois qu'on savait ne pas être en état d'opposer à nos soldats une résistance victorieuse. Mais les esprits éclairés, et qu'un enragé désir de coloniser à outrance n'aveugle pas, redoutaient cependant qu'une expédition au Siam ne causât dans le pays une fâcheuse impression. Voilà donc toute inquiétude écartée. Le Siam se soumet.

Au Dahomey

Lagos, 30 juillet.

Les soldats français faits prisonniers par Bé-

ser seule. Le colonel l'a tendit gravement, placé sur un banc en face des serins. Sans prononcer une seule parole, il entraîna Gertrude dans sa chambre, sise au rez-de-chaussée avec des allures mystérieuses de conspirateur. Puis, quand il se fut bien assuré qu'il était seul et que personne ne pouvait le voir, il dit :

— Assieds-toi à mon bureau, prends une feuille de papier à lettre, une plume et écris sous ma dictée :

« Monsieur,

« J'ai été particulièrement content du superbe « jonquille tigré » que vous m'avez envoyé. Votre « prospectus » annonce que l'on peut obtenir un « serin pleur à huppe » en croisant le mâle « jonquille » et la femelle « jonquille à couronne ». Je n'ai pas ce dernier spécimen. Veuillez me l'envoyer, ainsi que le moyen de combattre l'avarice : lire sitôt qu'elle se prononce... Ci-joint une somme de quatre cent cinquante francs. »

Les serins coûtent cher. Gertrude écrivit sans broncher sous la dictée du colonel. Quand elle eut fini, lettre et enveloppe achevées, M. Delcroix ajouta :

— Tu vois quelle confiance je te témoigne. J'espère que tu n'en seras pas indigne.

L'enfant n'avait gardé de le trahir. Il y avait à peine quelques jours qu'elle était entrée dans cette maison, et déjà elle aimait ceux qui l'habitaient.

(A suivre.)

FEUILLETON DU « JOURNAL DU LOT » 13

La Fille du Marquis

Par MARC BAYEUX

LIVRE PREMIER

VI

LA RAVINIÈRE

— Tu as fait de la belle ouvrage, mon neveu !

Qu'est-ce qu'elle va devenir cette petite ?

— Ma tante...

— T'imagines-tu que je vais la garder.

— Certes !

— Une mendiante !

— Ma bonne tante, ce n'est pas une mendicante. J'ai causé avec cette enfant. Sérieusement je crois qu'elle est de bonne maison, et que la mort de tous les siens l'a mise dans la situation où elle est.

— Moi aussi, je l'ai interrogée. Elle est instruite, intelligente, bien élevée. Enfin nous réfléchirons... Seulement je te prévient que si je ne trouve rien à en faire... Tu entends, mon neveu ? Eh bien, je la campe à la porte.

— Demain ? dit Pierre en souriant.

— Certainement ? demain, mal appris ?

Cette conversation fut interrompue par la rentrée de Gertrude, accompagnée, cette fois, du colonel M. Delcroix avait un aveu terrible à faire à sa femme.

Il avait erré pendant dix minutes devant la porte du salon sans oser entrer. La vue seule de Gertrude, le ranimant un peu, il l'avait prise par la main pour se donner une contenance.

— Hum ! hum ! fit-il en entrant.

— Ah ! vous avez une jolie mine, vous, s'écria Mme Delcroix. Vous êtes rentré au moins à deux heures du matin... Vous irez loin à ce jeu-là.

— Ma bonne amie...

— Il n'y a pas de bonne amie ! D'abord, lâchez, je vous prie, la main de cette enfant, vous lui faites mal, en gesticulant, et vous allez lui démancher le bras !

De plus en plus troublé, le colonel se remit à faire : « Hum ! hum ! »

Il paraît que ce qu'il avait à avouer était effroyable !

— Eh bien ! est-ce que vous allez rester comme cela, devant moi, immobile comme un terme ! s'écria Mme Delcroix impatientée.

— Voici, ma bonne amie ; j'ai besoin d'argent.

Mme Delcroix qui s'était remise à dévider de la soie avec l'aide de Gertrude, s'arrêta court. Après un petit moment de silence, elle se leva, et venant se camper en face du colonel, les deux poings sur les hanches :

— Vous avez joué encore ?

— Oui, ma bonne amie.

— Et vous avez perdu ?

— Trois cents francs.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. BESSE, professeur de Langues étrangères

MONSIEUR,
MESSIEURS,

Un grand prince, empereur et roi, qui avait appris à connaître les hommes et ce qui en fait la valeur, Charles-Quint, disait : « Un homme qui sait quatre langues vaut quatre hommes. »

Si la connaissance des langues a pour résultat de multiplier, pour ainsi dire, l'homme en lui-même, chacun de vous, Messieurs, peut aspirer à valoir quatre hommes : car vous avez la bonne fortune d'apprendre quatre langues.

D'abord, cela va sans dire, votre langue maternelle : cette belle langue française, qui doit à la seule puissance de ses charmes la conquête des cours souveraines de l'Europe, et celle de tout ce qu'il y a au monde de peuples civilisés. Pour elle, vous apprenez le latin et le grec : ce qui vous permet de joindre à la politesse française l'atticisme d'un Grec et l'urbanité d'un Romain. Vous ajoutez une langue vivante : l'allemand ou l'anglais.

L'application ardente, avec laquelle vous poursuivez l'étude des trois premières de ces langues, se justifie, non-seulement par le développement rapide de vos facultés, mais encore par une longue tradition, riche en fruits abondants et délicats de formation intellectuelle et morale. Vous n'avez pas à vous demander : Pourquoi le latin ? pourquoi le grec ? encore moins : pourquoi le français ? Mais, les nouvelles arrivées, manquant du crédit que donnent les services rendus, sont loin de s'imposer avec la même autorité. Peut-être quelques-uns d'entre vous se posent-ils quelquefois la question : A quoi bon l'anglais ? à quoi bon l'allemand ?

C'est à cette question que je voudrais essayer de répondre.

Ces langues, Messieurs, vous ont été présentées, ici même, comme les adversaires des langues classiques. Il est vrai que, par une contradiction voulue, on vous les a montrées comme des adversaires qui entrent en lice le sourire aux lèvres. Est-ce le sourire, espoir et présage de la victoire ? Est-ce le sourire qui souhaitait la bienvenue à la mort chez le guerrier german, tombé sur un champ de bataille ? Ni l'un ni l'autre. C'est le sourire de deux sœurs cadettes, heureuses de rencontrer leurs aînées, presque leurs mères, et fières d'avoir leur part, toute petite, dans la grande œuvre de votre formation humaine.

Parmi ceux qui ont étudié l'origine des langues, les uns la placent au ciel, les autres sur la terre. Ceux-ci regardent les langues comme des clefs admirables, inventées par l'homme, afin d'arriver à l'intelligence et au cœur de ses semblables ; ceux-là les considèrent comme de lumineuses manifestations du *Verbe éclairant tout homme venant en ce monde*, comme le reflet de la pensée, et, si je puis m'exprimer ainsi, de la langue éternelle. Mais tous s'accordent à admettre que les idiomes les plus divers peuvent être ramenés à une langue primitive, source de toutes les autres ; à peu près comme les nombreux rameaux d'un grand arbre peuvent être rattachés à une seule petite graine, dès longtemps enfoncée et perdue au sein de la terre. Cette commune origine des langues constitue leur parenté. Elle est même si bien démontrée entre le latin et le grec d'un côté, l'anglais et l'allemand de l'autre, que les savants ont cru pouvoir établir sur la parenté de ces idiomes celle des peuples qui les parlent : « Il était réservé, dit Ozanam, à la philologie, à une étude qui passe pour oiseuse et stérile, d'établir, par la communauté du langage et des idées, une incontestable communauté d'origine entre ces races blondes, aux yeux bleus, à la grande stature, qui erraient dans les solitudes du Nord, et les peuples bruns par le soleil, d'une plus petite taille, d'un sang bouillant, qui bâtissaient des villes, creusaient des ports, et ouvraient des écoles sous le ciel lumineux du midi. »

Vous le voyez, Messieurs, ces langues modernes dont on vous dépeignait l'humeur batailleuse et conquérante, seraient des sœurs ennemies qui viendraient disputer à leurs aînées je ne sais plus quel trône, — ou plutôt je le sais bien, — le trône de vos intelligences. Trop longtemps, à les entendre, les langues anciennes auraient exercé sur l'esprit de la jeunesse un empire tyrannique. Trop longtemps elles auraient pris à l'homme les meilleures années de sa vie, pour lui donner en retour une culture factice et vide. Elles appauvrissent l'imagination sans la régler, fatiguent la mémoire sans la remplir, tourmentent l'esprit sans l'exercer ; et, partageant le cœur entre les leçons de la vertu et les séductions du vice, elles n'ont plus rien à réclamer, quand on a borné leur éloge à dire qu'elles sont inutiles.

Il est difficile, Messieurs, de ne pas reconnaître l'injustice et l'ingratitude de ces reproches. Dans leurs aveugles colères, les langues modernes semblent trop ignorer la noble hésitation de ce soldat, qui, pressé de tuer son général, ne pouvait s'y résoudre, parce qu'il avait reçu de lui, disait-il, vingt pièces d'or pour s'acheter un habit. Les adversaires les plus déclarés des langues anciennes leur doivent, sinon leurs pensées, du moins le tour heureux qui les distingue, et le manteau brillant qui les pare. Tout, en eux, trahit leurs disciples, et, par conséquent leurs obligés : s'ils

écrivent contre elles, ce sera pour composer des plaidoyers attiques contre l'atticisme.

Les langues anciennes, leur tour de parole venu, répondent aux langues modernes par une accusation dont le ton éloquent cherche, mais en vain, à faire oublier la violence. Ne pouvant contester à leurs adversaires un passé qui n'existe pas, elles empruntent le regard du voyant et prophétisent. L'humiliante perspective qu'elles ouvrent devant nos yeux ! Distinguez, si vous le pouvez, quelques formes humaines ! Ce sont des êtres enfoncés dans la matière ! Sans élan, sans aspiration vers l'idéal, à quiconque leur parle de noblesse, de beauté, de grandeur, ils répondent : l'utile ! voilà ce qu'il y a de grand, de noble, de beau ! Ah ! que ces hommes dégénérés, victimes plutôt que nourrissons des lettres modernes, nous font regretter ces hommes d'autrefois, qui, le front haut comme leurs pensées, marchaient, le regard toujours au ciel ! Et comme si le dernier des Grecs et le dernier des Romains avaient emporté l'idéal dans les plis jaloux de leur toge ou de leur chlamyde, les langues anciennes s'en vont, jetant ainsi leurs regrets au passé, leurs plaintes à l'avenir.

Heureusement, Messieurs, vous êtes là pour calmer ces plaintes, pour consoler ces regrets. Vous gardez aux langues anciennes la fidélité inviolable qui leur est due. Ce n'est pas pour l'ébranler que les langues modernes vous demandent une modeste place à côté d'elles. Ici l'on ne croit pas que le moderne doive expulser l'antique, l'antique étouffer le moderne. Ici la guerre fratricide doit suspendre ses coups, et, dans vos intelligences et dans vos cœurs, les deux frères, ailleurs ennemis, ici réconciliés, peuvent enfin se donner le fraternel baiser.

Je suis homme, disait ce personnage de Térence : Je crois que rien de ce qui touche à l'homme ne m'est étranger.

Homo sum : humani nihil à me alienum puto.

Ce vers, qu'on trouve cité partout et à propos de tout, n'a trait, chez le poète, qu'aux choses du sentiment. Appliqué aux choses de l'intelligence, il contiendrait peut-être la meilleure définition de l'humanité, fruit de l'éducation. L'humanité, en effet, n'est-elle pas la facilité à sortir de soi-même, cette habitude d'esprit qui empêche de s'étonner qu'on puisse être Anglais, Allemand.... ou Persan ? On a dit qu'elle était aux antipodes de l'idiotie. L'idiot s'enferme en son moi, un moi d'ordinaire singulièrement étroit et limité. L'humaniste, au contraire, le vrai humaniste, ouvrant son moi à tout ce que l'homme sent et comprend, l'agrandit, et pour ainsi dire le multiplie. Les humanités, Messieurs, nous font revivre la vie des sociétés mortes depuis des siècles, vivre la vie de celles qui, parallèlement à la nôtre, marchent à la conquête de l'avenir. Par elles nous devenons les contemporains des anciens, les concitoyens des modernes, et nous acquérons ainsi la plus précieuse des qualités : la largeur de l'esprit. L'intelligence de ce qui nous est étranger entraîne la sympathie pour ces manifestations, — différentes des nôtres, — de la pensée, de la sensibilité, de l'énergie humaines, pour peu qu'elles aient de grandeur. L'homme s'émeut de ce qu'il a vivement compris, et, quand, dans ses semblables, il ne trouve rien que son esprit ne pénètre, rien qui ne fasse vibrer son cœur, il peut s'écrier en toute vérité : *homo sum !* Je suis homme ! je sais que rien de ce qui touche à l'homme ne m'est étranger.

Vous êtes ici pour faire vos humanités, Messieurs, c'est-à-dire pour former en vous les hommes, — et un grand nombre, — les prêtres de l'avenir. A ce titre, je n'ai pas l'autorité suffisante pour vous donner un conseil. Mais un grand évêque, en même temps habile éducateur de la jeunesse, Mgr Dupanloup, me prête ses paroles pour vous dire : « Pour le futur prêtre, la haute éducation est un moyen indispensable d'action, et, par là même, un devoir sacré.... Ceux qui sont appelés au sacerdoce ne doivent jamais oublier que leurs fonctions seront les plus hautes, les plus graves, les plus délicates : jamais leur éducation ne sera trop parfaite. Le prêtre est celui qui a le plus besoin d'être l'homme complet. Il a besoin d'être tout l'homme, presque un homme divin, pour représenter dignement l'homme auprès de Dieu et Dieu auprès de l'homme, pour devenir tout à la fois l'homme du peuple et l'homme de Dieu. »

Tout partisan qu'il était des lettres anciennes, le grand évêque d'Orléans ne dédaignait pas le secours utile que peuvent prêter à la formation de l'homme les littératures modernes. Citoyen de la Rome et de la Grèce antiques, l'amour qu'il portait à cette seconde patrie des esprits cultivés n'était pas plus exclusif que celui qui le liait à sa chère France. Il ne voulait pas de cette éducation qui, pour être nationale, prétendrait ressusciter le patriotisme étroit des petites républiques de l'antiquité. D'après lui, un homme, s'il doit être de son pays et de son temps, doit être de tous les temps et de tous les pays. Le mépris des nations étrangères lui semblait misérable.

Après avoir constaté que toutes les nations ont leurs qualités et leurs défauts, il avouait, dans la sincérité de son âme, que l'Allemagne nous donne l'exemple d'un travail patient, infatigable, profond ; l'Angleterre d'un caractère sérieux et fermé dans ses desseins. Il ajoutait : « Pourquoi ne ferions-nous pas pénétrer peu à peu, par l'éducation, dans nos habitudes et dans nos

mœurs, ce qu'il y a d'utile, de fort et de grand, dans leurs mœurs, leur caractère et leur littérature ? »

Ne vous semble-t-il pas, Messieurs, entendre un de ces vieux Romains, qui, émules plutôt que jaloux des peuples qu'ils avaient vaincus, ne rougissaient pas de leur emprunter ce qui pouvait contribuer à la grandeur et à la prospérité de la patrie ?

Un peuple n'a rien de meilleur que sa langue et sa littérature. Ni ses armées, terreur des voisins, ni ses vaisseaux, souverains des mers, ni ses fleuves aux bords ombragés, ni ses campagnes fleuries, rien ne vaut ces frères monuments où il a renfermé l'expression, tantôt délicate et enjouée, tantôt grave et profonde, des qualités de son esprit et de son cœur. Si on les estime, il se croit honoré ; si on les aime, il se sent aimé. Il suffit de bégayer sa langue, pour conquérir sa reconnaissance, bientôt sa sympathie. Sous l'accent rude et lourd, dans la phrase maladroite de l'étranger elle conserve tant de charmes, notre belle langue française, que nous sommes tentés de courir l'embrasser même sur les lèvres d'un ennemi qui la parle. Et nos voisins d'Outre-Rhin et d'Outre-Manche, si nous savions leur langue, conviendraient sans peine, les Anglais, que nous ne manquons pas d'esprit pratique, les Allemands, que nous ne sommes pas si frivoles et si légers.

Convenons aussi, Messieurs, qu'il nous serait difficile d'échapper au reproche de légèreté, si l'étude de ces langues nous laissait indifférents. L'Allemagne et l'Angleterre sont aujourd'hui, de toutes les nations de l'Europe, celles qu'il nous importe le plus de connaître : il y a là, pour nous, une question de vie ou de mort. Dans la double lutte pour l'existence, — lutte sanglante sur les champs de bataille, pacifique sur le marché économique, — nous avons affaire surtout aux Anglais et aux Allemands. Donc, avant tout, il faut acquérir, par la connaissance de leurs langues, le moyen de sortir, avec honneur, de cette double lutte.

Mais il est une arène pacifique où les combattants peuvent, à toute heure, se tendre la main. C'est l'arène scientifique. Le corps des savants, pour me servir d'un mot célèbre, n'est pas celui qui a le plus de tués, mais celui qui a le plus de morts. Sur le terrain de la science, Messieurs, la première armure à revêtir est donc le courage. Si la connaissance des langues modernes n'est pas la seconde, du moins on ne peut contester qu'elle ne tienne un bon rang. Il faut reconnaître que la science contemporaine parle surtout trois langues : le Français, l'Allemand et l'Anglais. Un Français qui ignorerait ces deux dernières serait donc privé d'une arme puissante dans la lutte scientifique, d'un secours précieux dans tout ordre de recherches. Sur ce terrain, nos voisins prétendent nous tenir à distance ; ils disent même que cette distance est grande. Sans doute, c'est pure jalousie. Malheureusement, une chose semble leur donner raison : ils connaissent leurs secrets et les nôtres, et nous ignorons les leurs ; ils nous lisent, et nous ne les lisons pas.

Macaulay, savant historien et puissant orateur anglais, disait il y a cinquante ans : « Toute la controverse religieuse a lieu maintenant dans les langues vivantes. » Cette parole serait encore plus vraie aujourd'hui. On peut affirmer que l'allemand et l'anglais sont, avec le français, presque les seules langues de l'exégèse biblique et de l'apologétique chrétienne, ces deux branches si importantes de la théologie. Dans les écrits de nos voisins, les théologiens français trouvent souvent des ennemis, parfois des modèles. Pourquoi ne pas faire notre profit de ces derniers ? Les adversaires de nos croyances vont prendre de l'autre côté du Rhin des armes pour les combattre ; n'avons-nous pas le même droit pour les venger ? — Nous ne savons pas la langue allemande ; et cette ignorance nous ferme un arsenal, riche en armes puissantes, ou nous expose à rencontrer la vérité défigurée et l'erreur grossie par les obscurités ou même par les traîtrises de la traduction. Nous ne savons pas l'allemand ; les sceptiques disent que nous ne connaissons pas les Allemands ; et cette raison unique, — bien superficielle à la vérité, — les dispense de nous réfuter, même de nous lire.

Ne reculez pas, Messieurs, devant l'effort qu'exige de vous la connaissance des langues modernes. Chacune d'elles est comme une clef d'or, destinée à vous ouvrir le sanctuaire d'une riche littérature. Là, vous pouvez converser avec des génies dignes d'avoir leur place à côté des anciens. Ce sera Schiller, l'historien poète ; ce sera Macaulay, l'historien orateur ; ce sera Goethe, à la fois historien, poète et philosophe. Shakespeare vous révélera un monde inconnu de mots, de sentiments et d'images. Janssen portera le flambeau de la science historique dans le problème de la réforme, et, tandis que le Père Faber, sur les ailes de sa prose poétique, vous élèvera, dans son vol, à la contemplation de nos plus sublimes mystères, le cardinal Wiseman attendrira vos âmes par la douce vision d'une fleur du christianisme, qui répand, dans les obscures catacombes, son parfum et son éclat.... Vous assistez comme à un rajeunissement universel. Des idées nouvelles, et des sentiments nouveaux forment chez vous une autre âme. Et l'âme moderne, généreuse, personnelle, ardente, s'unit à l'âme antique pour créer en vous l'homme de son temps, l'homme de son siècle, l'homme moderne.

Enrichis des dépouilles du Nord, vous reviendrez, Messieurs, aux auteurs de la Grèce et de Rome. Aux

rayons vivifiants de ce lumineux soleil, qui éclaire sans éblouir, qui réchauffe sans brûler, vous verrez se dissiper peu à peu les brouillards de la Tamise et de l'Elbe, et les trésors que vous aurez recueillis, s'épanouir en pensées grandes et fécondes, revêtues d'images riantes et gracieuses comme les fleurs du printemps.

Comme Goethe, Messieurs, vous vous souviendrez qu'au-dessus de l'art païen brille la beauté idéale d'un art plus élevé. C'est à cette hauteur pure et sereine que vous devez porter vos sentiments et vos pensées, si vous voulez qu'ils apparaissent comme divinisés, dans les œuvres de vos mains.

L'œil constamment fixé sur cet idéal divin, que vous porterez toujours vivant en vous-mêmes, vous n'aurez pas de peine, Messieurs, à conserver ces caractères d'élevation, de juste mesure, de bon goût, d'équilibre dans les facultés, qui vous ont distingués jusqu'ici. Pas plus que vos aînés, vous n'aurez à rougir de Montfaucon. Le panégyriste du cardinal Manning a dit de lui : « Il était fier d'être un homme d'Oxford. Car, Oxford avait coutume de former, non pas des élèves, mais des hommes. » C'est ce que Montfaucon essaie de faire de vous.

Bicyclette à billes 80^f S'adresser à M. CAMPAGNAC (château du Bar, p. Puy-l'Évêque) Caisse d'emballage comprise

ON DEMANDE DES AGENTS D'ASSURANCES pour la Grêle et l'Incendie. — S'adresser rue Nationale, 77, Cahors.

A VENDRE 25 fr. Dictionnaire Dupin de Vorepierre, relié en 2 gros volumes demi-chagrin, a coûté 100 fr.

Bibliographie

LA DÉBACLE

Grande publication illustrée en livraisons à 10 cent. Pour annoncer cette édition véritablement populaire, nous ne pouvons mieux faire que de mettre sous les yeux de nos lecteurs la lettre suivante que le maître a écrite à l'un de nos grands journaux du matin : « Vous allez publier La Débauche et vous me demandez quelques lignes de préface. »

L'ouvrage, grand in-8° Jésus, paraît en livraisons à 10 centimes et en séries à 50 centimes. Deux livraisons par semaine et une série tous les 18 jours. On peut souscrire de suite à l'ouvrage complet, reçu franco au fur et à mesure de l'apparition de chaque série, en adressant un mandat poste de sept francs à l'éditeur E. Flammarion, 26, rue Racine, Paris.

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE POPULAIRE PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE CAMILLE FLAMMARION

PHYSIQUE POPULAIRE Par Emile DESBEAUX

La Physique étudie les forces de la Nature et l'utilisation de ces forces. Les découvertes extraordinaires, faites en ces derniers temps, reposent sur les appropriations nouvelles de ces forces. Les progrès de la science physique sont devenus tout à coup si rapides, les phénomènes physiques sont apparus avec une fécondité si prodigieuse, qu'un livre nouveau — qui relate ces progrès, qui explique ces phénomènes — est devenu indispensable.

La Physique populaire, de M. Emile Desbeaux vient répondre à ce besoin, vient satisfaire à l'ardente curiosité des esprits modernes qui aspirent à pénétrer les mystères dont nous sommes enveloppés, et à parvenir à la connaissance intime et complète de la vie des choses.

Cet ouvrage, magnifiquement illustré, mettra sous les yeux des lecteurs toutes les découvertes nouvelles de la science et de l'industrie, les diverses applications de l'énergie, le Phonographe, le Téléphone, le Téléphonographe, le Téléphote, ainsi que les manifestations si variées des forces de la nature, l'énergie électrique, l'énergie lumineuse, l'énergie calorifique, merveilleux phénomènes qui s'accomplissent chaque jour autour de nous et constituent, en somme, la vie de la terre et le cadre de la vie humaine.

Les précédents ouvrages de M. Emile Desbeaux, couronnés à deux reprises par l'Académie française, adoptés par le Ministère de l'Instruction publique pour les bibliothèques scolaires et populaires, traduits en plusieurs langues, sont un sûr garant du succès auquel est destiné la Physique populaire.

La Physique populaire est publiée en 100 livraisons à 10 centimes et en 20 séries à 50 centimes, format grand in-8° Jésus. Il paraît deux livraisons par semaine. — On peut souscrire à l'ouvrage complet, reçu franco en séries, à leur apparition, contre un mandat de dix francs adressé aux éditeurs : C. MARPON ET FLAMMARION, 26, rue Racine, PARIS.

A Vendre

EN BLOC OU EN PARCELLES Une vaste Maison, située au centre de la ville, avec cour et jardin. — Grandes facilités de paiement. S'adresser au bureau du Journal.

A CEDER

Un Fonds de commerce très important et bien situé. Matériel presque neuf Bail à la volonté du preneur. Affaire excellente à traiter. S'adresser au bureau du Journal.

Vins de Bordeaux-Médoc

Vins vieux blancs et rouges au détail et vins en fûts, Cognacs, Rhums, Armagnacs et Champagnes, tous articles de marque et garantis. Vente à Cahors, 19, rue Saint-Barthélemy, chez M. Lasserre, ancien chef de section.

EAU MINÉRALE NATURELLE BI-CARBONATÉE SODIQUE de Saint-Julien de Jordanne (Cantal)

Médaille obtenue à l'Exposition Industrielle du Cantal La bouteille (verre non compris). 0^f 30 La caisse de 21 bouteilles... 6 00 S'expédie dans tout le département du Lot. — Transport à la charge du destinataire. M. Magot, pharmacien, 10, rue de la Liberté, à Cahors.

A LOUER UN APPARTEMENT AU 1^{er} ÉTAGE

Maison LUTZY, aux Hortes

DISTILLERIE CENTRALE DU QUERCY

Ancienne Maison EDOUX FONDÉE EN 1829

3, Rue des Augustins, CAHORS

RIVIÈRE Elie, Successeur

EXPOSITION CAHORS 1881

B. DOUCÈDE

Marchand Tailleur, à Cahors, rue de la Liberté

M. DOUCÈDE a l'honneur d'informer sa nombreuse clientèle, qu'il vient de recevoir toutes les marchandises Haute-Nouveauté, saison d'été. Il livrera, comme toujours, les commandes qu'on voudra bien lui faire, aux prix les plus modérés. M. DOUCÈDE envoie des échantillons, ou se rend lui-même, sur demande.

Peinture Vitrierie Faux bois Marbre ENTREPRENEUR DE PEINTURE Papiers peints en tous genres Encadrement Henri SÉGUY Rue du Lycée, n° 40, CAHORS

Bonne exécution. — Solidité. — Prix modérés.

A VENDRE

(Pour cause de départ éventuel) UNE MAISON composée de deux corps de bâtiments SISE Faubourg et rue St-Georges, N° 24 Contenant dix-sept pièces récemment mises à neuf, un grand magasin ou établi et un vaste hangar pouvant servir d'écurie ou de remise. REVENU MOYEN : 1.200 fr. S'adresser au Siège de l'immeuble ou au Bureau du Journal.

L'ŒUVRE D'ART REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE DIRECTION et ADMINISTRATION : 28, rue Saint-Georges, 28, PARIS

UNION DES OUVRIERS

Tailleurs de pierre et Maçons

L'Union des ouvriers maçons, tailleurs de pierre, se recommande au public pour tous travaux de maçonnerie, taille de pierre, sculpture, travaux de cimetières, etc., etc. Travaillant par eux-mêmes, ils peuvent, vu leur nombre, activer les travaux et faire les prix les plus modérés. Siège Social : Rue de Vayrols, n° 7

Advertisement for 'CADRETTES' (frames) from 'DU LOT'. It features a large graphic of a frame and text describing the product as complete and suitable for construction or exploitation. Contact information is provided for the bureau du Journal.